

GUY VERDOT

**LE CHEMIN  
DE  
NULLE PART**

roman

*nrf*

GALLIMARD







**LE CHEMIN  
DE  
NULLE PART**

ŒUVRES DE GUY VERDOT

*rnf*

ON TE DRESSERA.

JE NE SUIS PAS D'ICI.

LE CHEMIN DE NULLE PART, *Prix Fénelon 1952.*

MONSIEUR AVEC ENFANT.

GUY VERDOT

**LE CHEMIN  
DE  
NULLE PART**

roman

*nrf*

**GALLIMARD**  
5, rue Sébastien-Bottin, Paris VII<sup>e</sup>

Extrait de la publication

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays, y compris la Russie.

*Copyright by Librairie Gallimard, 1955.*

*A DENISE*



## PREMIERE JOURNEE



Delgobo voudrait bien jouer de l'accordéon. Ça le picote dans les articulations, au joint des phalanges couvertes de calus et de cicatrices, là où l'usage du clavier a tissé tout un réseau de nerfs spéciaux, chargés de gammes et de trilles comme un accumulateur est chargé de courant. Sa musique, Delgobo l'a dans les doigts ; elle le démange aujourd'hui plus qu'elle ne l'a jamais fait. C'est qu'il n'a pas coupé cet après-midi, qu'il n'a pas eu à attendre, entre la cognée et l'accordéon, le temps qu'il faut à ses muscles noués par la fatigue pour laisser passer la musique, courir le flux vital de sa tête à ses doigts. Delgobo se sent plein de musique à en éclater. Il est un ballon gonflé d'harmonie, un ballon qui se cogne au toit de cette maison cernée par la neige, à la voûte accablante de cette cave d'hiver où chacun nourrit pour soi seul les rats de sa tristesse.

C'est la nuit, lourde comme plomb. L'inamovible marmite, au bout de sa crémaillère, lâche de temps en temps d'énormes bouffées chaudes que ponctue la bruyante retombée du couvercle.

Seul homme de la veillée — puisque le Glaude est encore dans la chambre basse, près de sa défunte épouse — Delgobo a conscience de respirer mal. Il sent bien que ce qui fait les murs plus épais, la barre plus massive derrière le vantail, c'est la présence de la Chose dans la chambre basse, présence diffuse qui gagne peu à peu toute la maison, étend sous son toit une insoupçonnable toile d'araignée. La mort est vivante. Son rayonnement noir ne peut être arrêté ni par la cloison, ni par les silences durcis de ce côté-ci de la porte. C'est comme une osmose entre les deux pièces, un échange qui augmente encore la touffeur de l'atmosphère surchauffée. Cet air-là descend mal dans la poitrine de Delgobo, qui le repousse, le refoule en larges soupirs, ainsi que la marmite libère sa vapeur.

— Miseria !

Delgobo voudrait prendre son instrument, posé à côté de lui sur le dallage, pour y faire passer son oppression. Il voudrait transférer ce qui l'étouffe dans ce soufflet de cuir qui est son troisième poumon, le poumon dont il se sert pour exhaler sa peine, pour plaindre le sort d'un de ces coupeurs italiens qui, ne sachant même plus comment ils y sont venus, se sentent tout exilés dans la vieille Comté au climat bourru. Dans sa grosse tête brune, Delgobo a gardé le souvenir d'une enfance ensoleillée, d'un rivage, d'une maison de pauvres, mais dont les

murs chauds étaient fardés d'ocre en toute saison. Son petit corps, qui a forcé sans beaucoup se développer, est-il bien celui d'un bûcheron ? N'est-il pas encore celui d'un enfant, d'un gros Poucet égaré, jeté dans une grande forêt qui l'écrase ? *Miseria !* Tous ces arbres à abattre, tous ces baliveaux à marquer, cette cabane à consolider après chaque orage, ce manger à cuire, cet argent à gagner — et ce froid à vaincre, quand le gel aiguise ses couteaux dans l'air... Delgobo, c'est l'homme du soleil perdu. Que cette neige, cette nuit et cette présence lui pèsent ! Et comme il voudrait chanter son mal et l'enchanter avec cet accordéon, lumière en boîte, alcool qui ferait fondre les roches ! Mais voilà : on ne fait pas de musique quand on veille les morts.

C'est l'hiver, dur comme fer, le haut-hiver des monts, étroit comme un cachot. Dansent les flammes crêtées de rouge, bougent les ombres aux faux nez ! Voltent sur les bûches les lutins du foyer, courent sur les murs leurs doubles géants ! Ce n'est pas fumée que cette sarabande, et ce n'est pas vaine image que cette fresque mouvante. Mais dansent les ombres et bougent les flammes : rien ne pourra réveiller les anciens sortilèges prisonniers de ces pierres. Les gravures sont solidement suspendues à leur clou, et le calendrier porte l'effigie de la sainte mère de Dieu. La réalité vacille dans son faux décor, mais s'agrippe aux objets, raccroche ses trompe-l'œil à tout ce qui est immobile, massif, imperméable. Il faudrait... Mais comment croire que la porte pourrait s'ouvrir et cet homme entrer, cet homme qui se trouverait comme d'avance offert à la Chose invisible, d'avance accordé à

cette mystérieuse symphonie de l'attente ? C'est l'hiver au masque de pierre, pétrifié sous sa capuche blanche. C'est à peine si l'on peut croire à quelque père Noël. Il faut rester assis comme des grands, manger son pain de chagrin et, par surcroît, dire merci. Cercueil des heures, la haute caisse de bois sculpté conserve jalousement ses poids, qui tirent sur leur fil sans pouvoir déplacer l'aiguille de plus d'un millimètre par minute. Il ne faut pas aller plus vite que le sonneur, plus vite que le glas qui vient du village, sur ces quatre notes inégales que la sourdine de la neige rend plus lointaines encore ; voix patiente au fond de la nuit, voix d'un temps qui se compte.

— Il viendra, dit la Marthe pour la dixième fois de la veillée.

Delgobo est assis dans un coin de la cheminée, sur le bord de la marche qui exhausse le foyer. De l'autre côté du feu, il y a la mémé Fifine, la quasi-centenaire qui bavotte sur son éternel fichu, tout un pan de son visage cuit par la chaleur des bûches, le reste offrant l'aspect boucané d'une couenne oubliée au fond du saloir. Son nez s'infléchit en bec de rapace, et les oreillères de sa coiffe mettent des ailes de colombe à sa tête d'oiseau noir. C'est à se demander pourquoi cette tête ne prend pas son vol, ne quitte pas ce corps affaissé, tiré vers la terre par son propre poids. Tassée sur une chaise basse à haut dossier sculpté — la chaise bressane qu'elle a, pour tout meuble, apportée de son pays natal, quand elle a épousé feu Prost l'Ancien — elle présente le flanc à la cheminée, un flanc par jour, et le dos tous les dimanches. Pour rien au monde elle ne se laisserait placer

carrément en face dũ foyer : dans cette position, elle ne pourrait plus regarder son arbre. Elle ne pourrait plus, comme en cet instant, regarder sans fin le vieux poirier qui étend devant la fenêtrre, au-dessus du jeu de quilles, ses branches rhumatisantes. Car elle ne peut, de sa chaise, apercevoir que les branches. Elle ignore le tronc creux, plein de bois mâché et comme digéré par les bestioles rongeuses, le trou autour duquel il n'y a plus qu'une mince couche d'aubier perméable à la sève.

De tous ses yeux, qui demeurent étrangement mobiles dans sa face momifiée, elle regarde son arbre ; elle le couve, le surveille avec une attention et une avidité extraordinaires. Comme si elle dépendait de lui, comme si son existence était liée à celle de la plante. Elles se ressemblent tant, ces deux vies ! Végétative, ensouchée dans le sol par ces pieds de chaise qui lui sont de véritables racines adventives, réchauffant au feu de hêtre le bois de ses membres paralysés, rôtissant sous les jupons superposés et la triple paire de chaussons sa peau rugueuse comme une écorce, la vieille se dit qu'elle durera autant que le poirier planté par Prost l'Ancien le jour de leur mariage. Elle se dit qu'il n'y aura pas à craindre pour sa tête le froid d'en bas, le froid terrestre qui lui monte déjà jusqu'à la gorge, tant que l'arbre commémorant l'implantation de la Delphine Velard dans la maison des Prost ne se sera pas effondré sur lui-même, tant qu'il résistera au taraudage infinitésimal des larves dans sa chair. Pour bien s'en convaincre, pour bien s'assurer que cela vit encore dans le fond, elle émet de temps en temps des sons inarticulés, une sorte de langage animal qui a sans

doute une signification, mais que nul ne peut plus comprendre. C'est toute la conversation de madame Delphine Prost, née Velard, qui fut remarquée jadis, pour sa taille mince et sa peau colorée à la crème fraîche, par un haut sapeur à l'accent comtois. La jolie coquetière dont toute la garnison assiégeait le banc, lorsqu'elle venait vendre à Bourg ses œufs et ses volailles, s'est peu à peu changée en un tronc torturé, un vieux fût de saule immobile auprès d'un feu qui finira bien par le consumer.

« Qu'est-ce qu'elle guigne, la nonna ? se demande l'Italien. Pourquoi qu'elle est toujours à se tirer comme ça les yeux sur la fenêtre ? »

Car personne, ici, ne connaît le secret de la mémé Fifine, sa communication avec le poirier. On croit simplement qu'elle a des moments d'absence, des extases de vieillard. Elle n'en sort guère que pour entrer dans le néant de ses longues siestes d'avant et d'après dîner. Le docteur Varoz dit qu' « elle enterrera la maison ».

Delgobo détache son regard de ce billot enjuponné pour le reporter sur le feu — sur le feu qui vit, lui, d'une vie mobile, faisant ses flammes comme une plante prodigieuse pousserait ses feuilles. Feu végétal, couronné de longs pétales dentelés, n'es-tu pas une de ces plantes qui croissent dans le pays de Delgobo, qui poussent à travers sa vie d'homme leur tige enracinée dans sa lointaine enfance, pour venir s'épanouir sous ses yeux dans ce bouquet jaune et rouge, cette corbeille de flammes ? Delgobo sent qu'il va s'attendrir, pleurer sur lui-même avec de longs reniflements bovins, s'il regarde encore ce foyer. Il s'arrache avec effort à la contemplation du feu pour lorgner les deux filles.

— Il viendra, dit la Marthe.

— Oui, répond la Délaïde, pour ne pas la contrarier.

Assises de chaque côté de la grande table-maie, sur les bancs qui font de cette cuisine de ferme une salle de café, elles se sont laissées prendre lentement, figer dans le cône de lumière safran que la suspension rabat vers le sol. Au-dessus d'elles flotte une âcre fumée de pétrole dont les couches s'élèvent jusqu'aux épis de maïs accrochés au plafond — et l'Italien salive en pensant à la polenta de son enfance.

— J'ai envoyé le télégramme cet après-midi, Adélaïde, après la première syncope.

— Je sais... Vingt-quatre, vingt-sept, trente, et une maille à l'envers... Tu n'as pas envoyé une autre dépêche après... enfin, après la deuxième attaque ?

— Non. Je n'ai pas osé.

— Je comprends. Vingt-quatre, vingt-sept...

La Délaïde tricote. Elle confectionne une brassière pour l'enfant d'une autre. Car on peut être la Marie-couche-toi-là du pays et aimer les enfants. Et se désespérer de n'en pas obtenir. Devant son long échec, les vieux croient qu'il y a un sort malin sur la pauvre fille, et les moins vieux s'accommodent de cette malédiction. Delgobo ne sait même plus s'il est de ceux que la Délaïde a essayé de rendre pères. D'abord, quel âge a-t-elle ? Trente ans ? On se demande. Avec ses gros yeux retenus dans leurs trous par des verres aussi épais que des fonds de bouteille, ses cheveux rouillés comme une épine-vinette malade, ses larges dents grises qui font penser à des pierres à aiguiser les faux, la Délaïde a une façon d'être laide par en haut qui décourage

toutes les estimations. Mais quelles jambes, per la Madonna ! Oh ! oui, Delgobo se souvient bien, maintenant. Il se rappelle ces jambes écartées sur un fenil, dans la chaude moiteur du regain, avec les deux sabots qui pointaient de chaque côté.

— Il a dû le recevoir dans l'après-midi, Adélaïde.

— Probable. Il a une chambre en ville, le père Glaude m'a dit ?

— Oui, chez une vieille personne.

— De toute façon, va, il rentre bien le soir.

— Evidemment ! fait la Marthe, avec une pointe d'agressivité.

Mais aussitôt, confuse d'avoir réagi si spontanément, elle déguise :

— Evidemment, il n'aura eu la dépêche qu'en rentrant de son travail, et il n'aura pu prendre que le train du soir.

— Vingt-sept, trente, trente-trois... Probable qu'il aura pris le train du soir, va.

Si la Délaïde tricote, c'est aussi pour n'avoir pas à regarder la Marthe. Sur ce curieux et attachant visage triangulaire — pommettes accusées, joues légèrement concaves, une vraie montagnarde frugalement nourrie, rien de la graisse et des couleurs des filles du Vignoble, rien de la blancheur froide de celles de la plaine — sur ce visage d'une enfant qui semble à la fois en savoir trop long et en trop vouloir, la Délaïde n'aime pas voir ce qui n'est pas jeunesse. Sous ces cheveux noirs qui font encore ressortir la fermeté des traits, elle n'aime pas rencontrer ce regard brillant et fixe que la petite projette sur les choses comme si elle ne les voyait pas, comme si elle regardait au-delà,



## ROMANS ET NOUVELLES

PUBLICATIONS DE L'AUTOMNE 1954

- ALLEINS Madeleine . . . *L'Étrangère dans les Portes*  
AREGA Léon . . . . . *Le Même Fleuve*  
ALLEMANN Marcel . . . *Le Grand Zapata*  
BEAUVOIR Simone de . *Les Mandarins*  
BISIAUX Marcel . . . . *Les Petites Choses*  
BRISVILLE Jean-Claude . *D'un Amour*  
CABANIS José . . . . . *Juliette Bonviolle*  
CHAMSON André . . . . *Le Chiffre de nos Jours*  
CLOT René-Jean . . . . *Le Meunier, son Fils et l'Ane*  
FORTON Jean . . . . . *La Fuite*  
FRÈRE Claude . . . . . *L'Étrange Peine*  
GROSSARD Serge . . . . *Un Officier de Tradition*  
HÉDUY Philippe . . . . *Une Bonne Fortune*  
JORDY Maurice . . . . . *Vie de Clara Mérici*  
LALLEMAND Marcel . . . *Bonheurs, II : Bâtir la Maison*  
LORME Anna . . . . . *A peine sont-ils plantés...*  
MAGNANE Georges . . . *Gagné-Perdu*  
MASSIP Renée . . . . . *La Régente*  
MORIO Daniel . . . . . *La Deuxième Chance*  
OUT-EL-KOULOUB . . . . *La Nuit de la Destinée*  
PARON Charles . . . . . *Cette Terre !*  
PERRET Vivette . . . . . *La Tresse*  
PILOTAZ Paul . . . . . *Kanda*  
POLITI Maurice . . . . . *Les Faubourgs d'Athènes*  
ROUVIER Suzanne . . . . *La Rue de l'Oued*  
SABLIAUX Virginie de . . *Manou*  
SALA Marcel . . . . . *Le Tout-Puissant*  
SAVIN Maurice . . . . . *Le Verseau*  
VAILLAND Roger . . . . *Beau Masque*  
VÉRALDI Gabriel . . . . *La Machine humaine*  
VILMORIN Louise de . . *Les Belles Amours*